

La vocation chrétienne de la femme

Questions

1. Repères théoriques (resserrés et incarnés)

Quelle mission Dieu confie-t-il à la femme dans l'ordre de la création et dans l'ordre de la Rédemption ?

2. Mise en œuvre dans le couple et la famille

Comment cette vocation féminine s'exprime-t-elle concrètement dans notre couple et notre foyer ?

- Dans quels domaines la femme est-elle naturellement moteur ?
- Où rencontre-t-elle des résistances (personnelles, conjugales, culturelles) ?

3. Difficultés et dérives

Quelles déformations de la vocation féminine observons-nous aujourd'hui, y compris dans les milieux chrétiens ?

- Activisme, effacement, sur-responsabilisation, dépendance affective, mimétisme masculin...
- Comment les éviter sans tomber dans la caricature inverse ?

4. Sens profond

Pourquoi la vocation de la femme est-elle décisive pour la sainteté du couple et l'équilibre de la société ?

- Que perd un foyer lorsque la femme n'est plus à sa juste place ?
- Que gagne-t-il lorsqu'elle l'assume pleinement, dans la liberté et la grâce ?

5. Résolutions concrètes : 3 résolutions simples et réalistes

- une pour la femme,
- une pour l'homme vis-à-vis de sa femme,
- une pour le couple ensemble.

(Très important : **engager les deux**, et pas seulement l'épouse)

Annexes

Objectif de ce corpus : sortir à la fois du féminisme moderne et du traditionalisme sociologique, pour revenir à une anthropologie théologique.

1. Écriture sainte

- **Gen. 2, 18-25** (texte seul, avec éventuellement le commentaire patristique en annexe)
- **Prov. 31, 10-31** (épître de la messe des saintes femmes)
- **Éph. 5, 22-33**

(À eux seuls, ces textes font déjà travailler un groupe.)

2. Magistère

Texte 1

Pie XI – *Casti connubii* (paragraphe sur la dignité et la mission propre de l'épouse)

3. Spirituels / saints

Texte 2

Dom Columba Marmion, *L'Union à Dieu*, extraits de lettres à une femme mariée

Texte 3

Teresa Dmochowska, *Les yeux fixés vers le Ciel*, *Journal spirituel d'une mère de famille*, Éditions des Béatitudes, 2020, p. 70 à 76

Texte 4

Dom Jean de Monléon, *Les Noces de Cana*, Éditions Saint-Rémi, p. 73 à 81

Texte 5

R.P. de Chivré, *La Vierge Marie*, Touraine Micro Édition, p. 43 s.

Pour aller plus loin :

Pie XII – Allocution aux mères de famille de l'Action Catholique Italienne (26 octobre 1941) Partie centrale sur la vocation féminine et la maternité spirituelle

Saint Thomas d'Aquin – *Somme théologique* Ia, q. 92, a. 1-2 (La création de la femme et sa finalité)

Saint François de Sales – *Entretiens spirituels* XIX (Sur la femme et la vie intérieure)

Texte 1

Pie XI – *Casti connubii*

Dignité des parents

Parmi les biens du mariage, les enfants tiennent donc la première place. Et sans aucun doute, le Créateur même du genre humain, qui, dans sa bonté, a voulu se servir du ministère des hommes pour la propagation de la vie, nous a donné cet enseignement lorsque, en instituant le mariage dans le paradis terrestre, il a dit à nos premiers parents et, en même temps, à tous les, époux à venir : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » (13) C'est ce que saint Augustin a très bien fait ressortir des paroles de l'apôtre saint Paul à Timothée (14), en disant : « Que la procréation des enfants soit la raison du mariage, l'Apôtre en témoigne en ces termes : Je veux, déclare-t-il, que les jeunes filles se marient. Et comme pour répondre à cette question : Mais pourquoi ? il poursuit aussitôt : qu'elles procréent des enfants, qu'elles soient mères de famille. » (15) Pour apprécier la grandeur de ce bienfait de Dieu et l'excellence du mariage, il suffit de considérer la dignité de l'homme et la sublimité de sa fin. L'homme, en effet, dépasse toutes les autres créatures visibles, par la prééminence de sa nature raisonnable. Ajoutez-y que si Dieu a voulu les générations des hommes, ce n'est pas seulement pour qu'ils existent et pour qu'ils remplissent la terre, mais bien plus pour qu'ils l'honorent, lui, pour qu'ils le connaissent, qu'ils l'aiment et qu'ils jouissent de lui éternellement dans les cieux ; par suite de l'admirable élévation de l'homme par Dieu à l'ordre surnaturel, cette fin dépasse tout ce que l'œil a vu, ce que l'oreille a entendu et ce que le cœur de l'homme a pu concevoir (16). Par où l'on voit facilement que les enfants, nés par l'action toute-puissante de Dieu, avec la coopération des époux, sont tout ensemble un don de la divine bonté et un précieux fruit du mariage. Les parents chrétiens doivent comprendre en outre qu'ils ne sont pas seulement appelés à propager et à conserver le genre humain sur la terre, qu'ils ne sont même pas destinés à former des adorateurs quelconques du vrai Dieu, mais à donner des fils à l'Église, à procréer des concitoyens des saints et des familiers de Dieu (17), afin que le peuple attaché au culte de Dieu et de notre Sauveur grandisse de jour en jour. Sans doute les époux chrétiens, même s'ils sont sanctifiés eux-mêmes, ne sauraient transmettre leur sanctification à leurs enfants : la génération naturelle de la vie est devenue au contraire la voie de la mort, par laquelle le péché originel se communique aux enfants : ils gardent cependant quelque chose de la condition qui était celle du premier couple conjugal au paradis terrestre : il leur appartient, en effet, d'offrir leurs fils à l'Eglise afin que cette mère très féconde des enfants de Dieu les régénère par l'eau purificatrice du baptême à la justice surnaturelle, qu'elle en fasse des membres vivants du Christ, participants de la vie éternelle, des héritiers enfin de la gloire éternelle, à laquelle nous aspirons tous du fond du cœur. Si une mère vraiment chrétienne considère ces choses, elle comprendra certainement que, dans un sens très élevé et plein de consolations, ces paroles de notre Rédempteur s'adressent à elle : « Lorsque la femme a engendré son enfant, elle cesse aussitôt de se rappeler ses souffrances, à cause de la joie qu'elle ressent, parce qu'un homme est né dans le monde » (18), devenue supérieure à toutes les douleurs, à toutes les sollicitudes, à toutes les charges inséparables de son rôle maternel, ce sera bien plus justement et plus saintement que la matrone romaine, mère des Grecques, qu'elle se glorifiera dans le Seigneur d'une florissante couronne d'enfants. D'ailleurs, ces enfants, reçus de la main de Dieu avec empressement et reconnaissance, les deux époux les regarderont comme un talent qui leur a été confié par Dieu, et qui ne doit pas être utilisé dans leur propre intérêt ni dans le seul intérêt terrestre de la société, mais qui devra au jour du jugement être restitué à Dieu avec le fruit qu'il aura dû produire.

[...]

La charité conjugale.

Cette foi de la chasteté, comme saint Augustin l'appelle très justement, s'épanouira plus aisément et avec plus d'attrait et de beauté morale, dans le rayonnement d'une autre influence des plus

excellentes : celle de l'amour conjugal qui pénètre tous les devoirs de la vie conjugale et qui tient dans le mariage chrétien une sorte de primauté de noblesse : « Car la fidélité conjugale requiert que l'homme et la femme soient unis par un amour particulier, par un saint et pur amour ; ils ne doivent pas s'aimer à la façon des adultères, mais comme le Christ a aimé l'Eglise : c'est cette règle que l'apôtre a prescrite quand il a dit : « Epoux, aimez vos épouses comme le Christ a aimé son Eglise » (25) ; et le Christ a assurément enveloppé son Eglise d'une immense charité, non pour son avantage personnel, mais en se proposant uniquement l'utilité de son épouse. » (26) Nous disons donc : « la, charité », non pas fondée sur une inclination purement charnelle, et bien vite dissipée, ni bornée à des paroles affectueuses, mais résidant dans les sentiments intimes du cœur, et aussi — car l'amour se prouve par les œuvres (27) — manifestée par l'action extérieure. Cette action, dans la société domestique, ne comprend pas seulement l'appui mutuel : elle doit viser plus haut — et ceci doit même être son objectif principal, — elle doit viser à ce que les époux s'aident réciproquement à former et à perfectionner chaque jour davantage en eux l'homme intérieur : leurs rapports quotidiens les aideront ainsi à progresser jour après jour dans la pratique des vertus, à grandir surtout dans la vraie charité envers Dieu et envers le prochain, cette charité ou se résume en définitive « toute la Loi et les Prophètes » (28). Car enfin, dans n'importe quelle condition et n'importe quel état de vie honnête, tous peuvent et tous doivent imiter l'exemplaire parfait de toute sainteté que Dieu a présenté aux hommes dans la personne de Notre-Seigneur, et, avec l'aide de Dieu, parvenir au faîte de la perfection chrétienne, comme le prouve l'exemple de tant de Saints. Dans cette mutuelle formation intérieure des époux, et dans cette application assidue à travailler à leur perfection réciproque, on peut voir aussi, en toute vérité, comme l'enseigne le Catéchisme Romain (29), la cause et la raison première du mariage si l'on ne considère pas strictement dans le mariage l'institution destinée à la procréation et à l'éducation des enfants, mais, dans un sens plus large, une mise en commun de toute la vie, une intimité habituelle, une société. Cette même charité doit harmoniser tout le reste des droits et des devoirs des époux : et ainsi, ce n'est pas seulement la loi de justice, c'est la règle de la charité qu'il faut reconnaître dans ce mot de l'Apôtre : « Que le mari rende à la femme son dû ; et pareillement, la femme à son mari. » (30

[...]

Méditer l'idée divine sur le mariage.

A cet effet, il est utile tout d'abord de rappeler cette vérité tout à fait certaine, aphorisme courant en philosophie et même en théologie : à Savoir que, pour ramener à son état primitif et conforme à sa nature une chose, quelle qu'elle soit, qui en a dévié, il est indispensable de revenir à l'idée divine qui (comme l'enseigne le Docteur Angélique) (74), est le modèle de toute rectitude. C'est pourquoi Notre prédécesseur d'heureuse mémoire Léon XIII dénonçait l'erreur des naturalistes par ces paroles si graves : « C'est une loi de la divine Providence que les institutions qui ont Dieu pour auteur se vérifient d'autant plus utiles et salutaires qu'elles restent davantage dans leur état primitif, intégralement et sans changement ; c'est qu'en effet le Dieu créateur de toutes choses savait fort bien ce qui convenait à l'établissement et à la conservation de chacune de ses œuvres ; il les a toutes, par sa volonté et son intelligence, ordonnées de telle sorte que chacune d'elles pût atteindre convenablement sa fin. Mais si la témérité et la malignité des hommes veulent changer ou troubler l'ordre si providentiellement établi, alors les institutions les plus sages et les plus utiles commencent à devenir nuisibles, ou bien elles cessent d'être utiles, soit qu'elles aient perdu, par ce changement, leur vertu bienfaisante, soit que Dieu lui-même préfère infliger ce châtiment à l'orgueil et à l'audace des hommes » (75). Il faut donc, pour rétablir dans le mariage l'ordre normal, que tous méditent la pensée divine sur ce sujet et s'efforcent de s'y conformer.

Texte 2

Dom Columba Marmion, *L'Union à Dieu*, p. 310-312

Extraits de lettres à une jeune fille

Je vous ai dit :

1) que je vous crois appelée à la perfection et à une grande union avec Notre-Seigneur, mais je ne crois pas que votre tempérament pourrait s'adapter à la vie du couvent ; vous y trouveriez plutôt des obstacles que des aides à votre sanctification.

2) Je vous crois appelée à la vie du mariage et je crois que vous pourrez vous sanctifier dans cet état. [...] Soyez très ouverte avec vos parents. Priez de tout votre cœur et Dieu vous guidera.

Le mariage est un état très saint et sanctifié continuellement par l'action du sacrement qui dure tant que les époux vivent. C'est un des triomphes de la grâce du Christ que de pouvoir sanctifier et purifier ce qui en soi, est si exposé à se contaminer. Dans le mariage, l'époux tient la place du Christ, et tout l'amour que vous lui donnez et que vous lui témoignez est, selon la volonté divine, voulu par le Christ, sanctifié par Lui. (7 décembre 1907)

La vie commune dans l'état de mariage ne constitue pas un obstacle à l'union parfaite avec Dieu. Dieu est si puissant que, par son sacrement de mariage, il sanctifie, ce qui, de soi, serait de nature à nous éloigner de Lui, et c'est justement par là qu'Il montre sa puissance, sa force, sa sagesse. (12 janvier 1918)

Notre-Seigneur est tout, et il est partout. Trouvez tout en Lui, et vous serez heureuse en tous lieux. (26 décembre 1919)

Texte 3

Teresa Dmochowska, *Les yeux fixés vers le Ciel*, Journal spirituel d'une mère de famille, p. 70 à 76

Je suis ton épouse

Quand tu rentres fatigué le soir, tu attends de moi une multitude de choses que ni les amis, ni le travail, ni les distractions, ne peuvent te procurer.

Tu m'attends, tout entière et moi, je suis plurielle.

Je suis la maison, les enfants, ton épouse...

Les fleurs sur la table, une assiette de soupe chaude, un bon dîner prêt à temps, les chaussons pour mettre les pieds au chaud et au sec, la maison rangée et propre, le feu dans la cheminée. Dans la maison, tu t'apaises et tu te reposes...

Les enfants se jettent à ton cou avec leurs petites mains : le blondinet, celui aux cheveux bruns et le troisième aux cheveux crépus.

Le cheval à bascule s'est cassé, il n'y a que toi qui peux le réparer.

« Viens papa, vite, on t'attend! »

Et on fait la queue pour se mettre sur tes genoux.

« C'est à moi ! Non, maintenant c'est moi ! » Je suis dans tes enfants tant aimés. Je me suis donnée à toi. Je t'attends du matin jusqu'au soir, pour t'accueillir avec le sourire. Je suis celle qui t'écoute, quand tu reviens et racontes ta journée. Je suis là quand tu te tais.

Je suis ton repos, je suis ta joie.

Je ne ressemble pas à un long fleuve tranquille, je change souvent d'humeur. Je m'appuie bien fort sur ton épaule. Parfois, je suis incompréhensible pour toi.

Soutiens-moi s'il te plaît, je t'appelle, j'ai tant besoin de toi. Tu es ma force, ma sécurité. Je suis un miroir dans lequel tes pensées se reflètent, et le cœur dans lequel tu cherches la force de ton dévouement. Je suis humble et silencieuse, je suis pour toi la prudence et la force, la paix. Je suis ton épouse.

Mariée

Le sept décembre, c'est notre anniversaire de mariage.

Je vois maintenant ce jour sous une nouvelle lumière.

Être mariée, c'est presque comme être consacrée pour une religieuse. Il m'a fallu beaucoup de temps pour voir l'étendue de cet engagement. En prononçant mon « oui », j'ai fait comme une religieuse qui prononce ses vœux, comme un prêtre qui s'engage dans le sacerdoce.

Mon don était entier, sans restriction, sans la possibilité de le reprendre. Je me donnais à toi en Dieu, corps et âme, mon époux. C'était plus définitif que les vœux d'une religieuse, qui commence par un engagement temporaire.

Nous ensemble... pour l'éternité.

Cela peut sembler effrayant, mais quelle belle mission !

[...]

Mes bras

Mon petit enfant se calme dans mes bras, son visage collé contre ma joue. Les larmes sèchent entre les cils mouillés. Un grand soupir, et les lèvres s'ouvrent en sourire. Les sanglots s'arrêtent, disparaissent dans l'apaisement. Il s'endort doucement.

Tant de petites douleurs, tant de soucis, de rébellions enfantines disparaissent sous un baiser de maman et quittent la tête blonde blottie contre moi.

De grands enfants gardent parfois cette nostalgie
des bras maternels.

Ces bras bien larges, ouverts comme un port. On s'y repose au calme après les tempêtes et les combats.

Un havre de consolation quand on a mal.

[...]

Et mon cœur

On m'a confié la mission d'ouvrir les cœurs. Cela ne me réussit pas toujours. Malheureusement, parfois un grand froid s'installe entre nous. Ou bien apparaît un sentiment d'abandon: notre fils aîné l'a vécu par ma faute.

Une jeune fille qui cherchait la compréhension est partie si vite ! Je n'étais pas à la hauteur.

Parfois, ça me terrifie...

Je me sens comme celle à qui on a confié la clé qui ouvre et ferme les cœurs. Comme si j'avais le pouvoir de remplir les cœurs de joie, ou de les faire se recroqueviller sur eux-mêmes.

Alors je n'ai pas le droit de rester sans rien faire, ni de m'économiser. À moi de savoir sourire, parler et faire en sorte que l'ambiance à table soit joyeuse, d'organiser les après-midis du dimanche, de créer l'ambiance festive des anniversaires ou des fêtes. Il n'est pas bon de négliger ces petits moyens qui permettent l'apparition de quelque chose de grand.

Ce qui est grand, c'est la joie jaillissant du cœur de l'homme, les enfants buvant à grandes gorgées la joie de vivre, le sentiment de fraternité et d'amour entre tous ceux qui habitent notre maison.

Et mon âme

Il faut se hisser encore plus haut, encore quelques marches, pour chercher ce qu'est le don de l'âme. J'ai lu dans les yeux de l'enfant cette brûlante question, ce grand désir du savoir :

« Maman, dis-moi qui a fait le monde ? »

« D'où vient ce petit frère ? »

« Pourquoi Jésus sur l'autel ne parle pas ? »

Dans le regard de mon grand, j'ai vu le doute.

Pourquoi tant de malheurs, de crimes ? Est-ce que la justice existe ? Combien il est difficile de voir transparaître le vrai visage du Christ dans le comportement superficiel de tant de catholiques...

Je me recueille, je prie, je prie et, dépassée de loin par la grandeur de cette mission, je cherche les réponses.

Je suis appelée à distribuer les biens matériels, à donner la vie, à veiller à la joie, la fraternité et l'affection.

Tout cela n'est pas le plus difficile.

Je suis appelée aussi à être intermédiaire dans la vie de la grâce pour toi, Jean, mon mari, par la force du sacrement qui nous unit. Je le suis aussi pour les enfants, car je leur ai donné la vie.

Je souffre. C'est plus pesant que les douleurs de l'accouchement. Je souffre jusqu'à ce qu'ils soient unis à Toi mon Dieu. Parce que moi, leur maman, j'ai auprès d'eux une charge sacerdotale.

Si l'un de mes fils monte un jour les marches de l'autel en tant que prêtre, pour remémorer le Sacrifice du Christ, « je m'en irai en paix ». Mon humble sacrifice de mère, mes peines de cœur de femme, les tracas de tous les jours, trouveront ainsi un merveilleux accomplissement.

Texte 4

Dom Jean de Monléon, Les Noces de Cana, Éditions Saint-Rémi, p. 73 à 81

La Sainte Vierge connaissait sans aucun doute, depuis le premier moment de sa Conception, la nature divine de Jésus, et sa génération éternelle. Elle avait adoré son fils comme Dieu, déjà quand elle le portait dans son sein, et à cet égard, la réponse de Notre-Seigneur ne lui apprenait rien qu'elle ignorât. Saint Albert le Grand écrit même qu'en sollicitant directement un miracle elle avait le désir de contribuer à hâter la révélation au monde de cette vérité (*In Evang. Joannis*, II, 5 – *Opera omnia*, t. XXIV, p. 92).

Mais cette petite phrase avait aussi un autre sens, qui n'était perceptible que pour Elle seule. Sous l'apparence d'un reproche, elle renfermait en réalité un charmant hommage à la toute-puissance que cette Femme incomparable exerce sur le Cœur de Dieu ; et, à ce titre, elle s'insérait admirablement dans le colloque d'amour que le Fils et la Mère, malgré leur réserve extérieure, ne cessèrent de poursuivre pendant toute leur vie terrestre, au plus profond d'eux-mêmes.

On remarquera que dans l'Offertoire de la nouvelle Messe de l'Assomption, qui est tiré du Protévangile dont nous avons parlé plus haut (Gen. III, 15), le mot *Mulierem* a été écrit avec une majuscule. Il est permis de croire que ce détail typographique, inusité jusqu'ici, n'a pas été introduit dans la liturgie sans raison.

L'Eglise a voulu souligner qu'elle reconnaît en Marie, la FEMME par excellence ; Celle qui domine toute l'Écriture Sainte, depuis les premiers chapitres de la Genèse – où nous lui voyons écraser la tête du serpent – jusqu'à l'Apocalypse, où elle nous est montrée, nimbée du Soleil de Justice, la tête couronnée de douze étoiles, et tenant la lune sous ses pieds ; – Celle que Claudel a célébrée dans un poème bien connu (*La Vierge à midi*) :

Il est midi :

Je vois l'église ouverte ; il faut entrer

Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

*Je n'ai rien à offrir, et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.
Parce que vous êtes belle ; parce que vous êtes immaculée
La FEMME dans la grâce enfin restituée...*

Marie est la « nouvelle Eve », conçue comme la première sans péché, et associée au Christ dans sa mission de Rédempteur, comme l'autre l'avait été à Adam, dans sa fonction de père du genre humain. Elle est la Femme idéale, celle qui a réalisé pleinement le dessein que Dieu avait en vue, quand il avait décidé de procurer à l'homme une compagne.

Or, parmi les dons que Dieu a départis au sexe féminin, l'un des plus remarquables est le pouvoir dont il l'a investi sur le cœur de l'homme. Les auteurs anciens faisaient dériver le mot *Mulier* de : *molliens herum* (St Albert le Grand, *In Evang. Luce*, VII, 37 – *Op. omnia*, t. XXII, c. 497), c'est-à-dire : celle qui amollit son maître, qui réduit à néant sa capacité de résistance. Vraie ou non sur le plan philologique, cette étymologie se justifie pleinement sur le plan moral. L'Écriture nous en donne d'illustres exemples, avec Samson, David, Salomon et bien d'autres. « Samson, dit saint Jérôme, était plus fort qu'un lion, plus solide qu'un rocher ; seul et sans armes, il avait tué mille ennemis armés, et il ne put résister aux caresses de Dalila » (Ep. XXII, *ad Eustochium*, 12 – Pat. lat., t. XXII). David, ce roi jusque-là si noble et si chevaleresque en toutes rencontres, fut tellement aveuglé par la passion que lui inspira soudain Bethsabée qu'il n'hésita pas, après avoir commis avec elle le péché d'adultère, à faire assassiner son mari, dans des conditions particulièrement odieuses.

Salomon, dont l'univers entier admirait la sagesse, et qui semblait un homme presque divin, ne sut pas, sur ses vieux jours, se garder de la séduction des femmes : pour leur plaire, il sombra misérablement dans l'idolâtrie, et dans une débauche éhontée. L'histoire de tous les âges, la littérature de tous les temps, les faits-divers de nos journaux, sont remplis des crimes et des folies commis par des êtres dont on était en droit d'attendre autre chose, mais dont la volonté et toute l'armature morale ont fondu, comme cire, devant le feu que l'attrait d'une femme avait soudain allumé en eux.

Ce pouvoir, la première Eve le possédait déjà sans doute, et à un point extraordinaire, sur le cœur d'Adam, puisque, par la seule séduction de sa grâce naturelle et de son langage, sans aucune aide de cette loi du péché qui nous entraîne comme invinciblement aujourd'hui vers les plaisirs de la chair, elle réussit à le faire tomber dans une désobéissance qui devait avoir des conséquences incalculables. L'Écriture ne nous laisse aucun doute sur le rôle qu'elle joua dans ce drame : ce n'est pas l'homme, c'est elle qui a contemplé longuement le fruit défendu, qui l'a palpé, qui l'a cueilli, qui en mangea la première, et qui en offrit ensuite à son mari (Gen. III, 6). Saint Paul renchérit encore : « Eve a été séduite, dit-il, Adam ne l'a pas été ». Eve a été séduite ; elle a cru à la parole du serpent ; elle s'est imaginé qu'elle allait devenir belle comme un astre et se voir muée soudainement en déesse. Adam, lui, ne l'a pas cru, il a bien compris que le serpent mentait. Pourquoi donc alors a-t-il désobéi ? - Par crainte de déplaire à Eve. Il était épris de cette ravissante épouse que Dieu venait à peine de lui donner et dont le charme était rehaussé encore par le cadre enchanteur du Paradis terrestre, dans la fraîcheur toute pure d'un monde qui naissait à la vie. Il craignit de lui faire de la peine, et il céda à ses instances (Cf. St Augustin, *Cité de Dieu*, L. XIV, c. XI et XIII).

Or, ce pouvoir de la première Eve sur le premier Adam n'est que la figure de celui que la nouvelle Eve devait posséder sur Jésus, c'est-à-dire sur le nouvel Adam. Si c'est une femme qui a entraîné le

premier Adam à commettre, contre son gré, son premier péché, c'est une femme aussi qui a comme contraint le nouvel Adam à accomplir son premier miracle plus tôt qu'il ne le voulait.

La réponse de Notre-Seigneur : *Quid mihi et tibi, mulier?* peut donc s'entendre de la manière suivante : « O FEMME, Femme par excellence, Femme bénie entre toutes les femmes; Vous que Dieu a choisie pour être mon associée dans l'œuvre de la Rédemption;

Vous à qui je ne puis rien refuser, parce que Vous possédez sur mon Cœur un pouvoir sans limites; que me demandez-vous là ? - Mon heure n'est pas encore venue ! Allez-vous m'obliger à faire un miracle avant l'heure fixée par mon Père; et cela, pour un détail aussi secondaire que la bonne ordonnance d'un repas de noces ? *Quid mihi et tibi ?...*

Qu'est-ce que cela peut me faire, à Moi, Rédempteur du monde, et à Vous, ma Corédemptrice, qu'il n'y ait plus de vin ? Est-ce de cela que mon Père nous a chargés? Ce n'est pas pour organiser des festins que je suis venu sur la terre, mais pour prêcher aux hommes le royaume des cieux. »

On le voit, ce mot de « *Mulier* » qui d'abord nous heurtait pas sa sécheresse apparente, fait entendre au contraire des harmoniques d'une singulière douceur, lorsque nous cherchons à en saisir la résonance exacte : le Sauveur y prend le ton presque suppliant d'un homme qui voudrait se dérober à une requête pressante, et qui se sent vaincu d'avance.

Que la Sainte Vierge possède réellement un tel pouvoir sur le Cœur de son Fils, et partant, sur le Cœur de Dieu, l'Ancien Testament le montre clairement dans l'histoire de la reine Esther, devant Assuérus. Esther, tout le monde le sait, n'était qu'une pauvre orpheline sans fortune. Juive, elle appartenait à une race de vaincus, que les Mèdes et les Perses opprimaient alors sous leur joug. Elle ne disposait donc d'aucun pouvoir, ni politique, ni militaire : mais elle avait pour elle sa beauté, sa pureté, sa modestie, une grâce exquise. Et cela suffit pour qu'à sa vue Assuérus devienne un autre homme.

Un jour où elle manque de s'évanouir en sa présence, ce roi tout-puissant, dont l'immense empire s'étend de l'Inde à l'Ethiopie, et ne compte pas moins de cent vingt-sept provinces, laisse là brusquement l'appareil redoutable dont il s'entoure d'ordinaire. Dépouillant l'attitude olympienne que lui impose sa haute dignité, il semble se fondre en douceur, et ne savoir que dire ni que faire pour plaire à la jeune femme dont le charme l'a conquis.

C'est là, manifestement, une image dessinée par le Saint-Esprit, de l'extraordinaire tendresse de Dieu pour la Vierge des vierges : devant elle, son courroux s'apaise comme par enchantement et il met, pour ainsi parler, toute sa puissance à ses pieds.

Texte 5

R.P. de Chivré, *La Vierge Marie*, Touraine Micro Édition, p. 43 s.

La Vierge et la femme : parenté de nature

« Entre toutes les femmes » : l'Église la situe au milieu des autres femmes, comme pour rappeler à ces dernières ce que la vie spirituelle peut faire dans la nature féminine. Privilégiée parce que préservée, mais semblable parce que femme, donc femme munie au maximum de l'épanouissement féminin quand elle épouse Dieu.

La Vierge rappelle à la femme qu'elle est la réplique à la faiblesse féminine d'Eve, et que l'attrait du mal buriné dans la nature de la femme par la faute de la première femme est tenu en échec par l'attrait du bien vécu dans la nature de Marie. Il y a donc dans la nature actuelle de la femme des régions intérieures dans lesquelles elle découvre comme un écho de la nature de la Vierge, chaque fois qu'elle autorise la grâce à enfanter la remontée surnaturelle chargée de faire réplique à la chute originelle.

La femme moderne oublie que c'est là sa première et merveilleuse mission : revivre l'attrait du bien absolu, avec le même modèle de la Femme sans péché, avec son aide, avec la même grâce qui la

préservée du péché d'origine, avec la même mission d'affirmer toute son existence qu'Elle est au service de la vérité de Dieu. Le premier devoir : retrouver et ressusciter en votre nature l'attrait du bien, en faire une dominante, une réalité indispensable à votre valeur personnelle.

"En votre nature" : donc parenté de la simplicité avec la droiture de la Vierge. La femme vraiment femme n'adopte pas les comportements tortueux, ondulés, tarabiscotés qui sentent la ruse, laissée par le tentateur après qu'il l'eut mordue dans sa droiture. La femme simple signifie la femme forte de la vérité qu'elle exprime par ses comportements, exprimant le oui catégorique de l'Annonciation : absence de discussion tortueuse avec la grâce qui propose et la conscience qui dispose de sa féminité pour chanter juste sa réponse, comme le fit Marie: la proposition de l'Ange la dépassait, mais la santé spirituelle de sa Foi surpassait le contenu troublant de la proposition. Quand Dieu demande à la Vierge, il y a chaque fois quelque chose de troublant pour sa féminité: la conception virginale aux prises avec sa virginité; la fuite en Egypte aux prises avec sa faiblesse ; le Calvaire aux prises avec son impuissance physique devant un tel martyre ;

l'Ascension aux prises avec son intarissable envie de rester avec Lui.

Cet écartèlement de nature est la manière pour Dieu de démontrer l'efficacité de sa puissance dans la féminité élevée aux plus hauts degrés d'héroïsme et d'affirmation surnaturelle de ses capacités d'amour. La Vierge est la démonstration historique que la féminité baptisée et sanctifiée ne peut que déboucher sur un dépassement inexplicable pour la nature, qui démontre jusqu'à l'évidence la participation de la femme à la vie de la Trinité : la Puissance, "Rien n'est impossible à Dieu", , dit l'ange.

La grâce ambitionne de démontrer par la nature féminine que rien n'est impossible à Dieu pour prendre la contrepartie de la désobéissance originelle, en inspirant à la femme l'horreur du mal qu'elle a introduit dans le monde. Coupable de l'avoir introduit, la femme est chargée de l'en chasser, de le dominer, de le faire reculer, par la dominante impérieuse de son amour du bien, du beau, du vrai, du juste, du pur, du délicat. Elle doit rythmer ses comportements sur ce souci majeur : s'affirmer pour le bien, même aux dépens de sa vanité et de son égoïsme.

Malheureusement, aujourd'hui le Bien n'a plus autorité sur les intelligences, on lui accorde droit de cité dans la mesure où il ne compromet pas la féminité dans ses erreurs ou ses débordements. Le Bien ne dirige plus les intentions, les jugements, ne mobilise plus les énergies de la femme comme il mobilisa les énergies d'Esther, de Judith, de Jeanne d'Arc, de Thérèse d'Avila ou de Lisieux, de Catherine de Sienne. On ne trouve presque plus de féminité cuirassée au profit du Bien avant tout le reste, de féminité partageant la nature de la Vierge affirmant son amour, affirmant sa fidélité, affirmant sa force morale, affirmant son courage et affirmant sa foi.

Le style moderne vis-à-vis du bien, c'est de se défilier sans le nier, de s'éclipser sans l'imposer, de se taire sans le défendre. La femme aime aujourd'hui ce qui la préserve, ce qui la conserve fille d'Eve: elle abandonne sa parenté virginale d'oser se compromettre avec le Bien par le don total à la grâce, à ses grâces, par ses options décidées contre vents et marées favorables aux rencontres avec la Foi vécue et affirmée.

L'amour du bien : laisser la petite lumière qui s'allume dans le jugement envahir la réflexion en lui accordant le temps de se fortifier, de ne pas vaciller, le premier éveil des signes de Dieu dont la féminité de la Vierge ne s'est jamais détournée.

L'attention intérieure à déceler le comportement le plus digne de sa nature baptisée dans les relations mondaines contrôlées par la clarté intérieure du Saint-Esprit qui lança Marie dans la vie sociale avec un tel prestige de forte simplicité qu'Elle polarisait tous les regards et faisait naître les questions les plus importantes : *Quae est Ista ?* La préférence du bien.

Le choix volontaire de prouver le bien par le mieux, sans tergiversations de coquetterie, de « sensibilisme », de « chochotage », mais par l'affirmation toute libre d'une âme animée par la grâce

de la prière du matin, de la communion de la veille, de la confession de la semaine. La décision de céder à l'amour méritoire, pour établir une parenté encore plus solide avec la nature de la Vierge, par le sens du don, du sacrifice, de la pénitence...

Virgo dolorosa mais combien belle par la netteté de son offertoire. La féminité vaincue dans ses attirances émotives agréables par les propositions courageuses méritoires.

Façonner des femmes de grand style, il n'y a pas d'autres formules que celle de copier le style unique de la Femme pleine de grâce, remplie des activités exactes et parfaites de l'Esprit Saint prenant la direction de ses toutes premières initiatives et de ses orientations psychologiques. Façonner des femmes capables de tenir tête, des femmes de fierté libre et fortes de la vérité dont elles vivent, de la vertu dont elles s'inspirent, des femmes qui ne soient pas passives ou éteintes parce que bien pensantes, cette grande humiliation de l'intelligence qui n'ose pas penser bien sans le concours des formules et des slogans officiels, officieux.

Cette parenté avec la Vierge suppose que la féminité a décidé de rompre sa parenté avec Eve, et avec les attraits auxquels elle a cédé : le faux, « c'est le serpent qui m'a trompée » ; le faux : le geste, la parole, le regard qui apportent le mal comme résultat puisque relié à la conscience que l'on se trompe, ou que l'on trompe, ou qu'on se laisse tromper ; la séduction, le mal de la féminité : la femme qui se laisse séduire par elle-même dans ce qu'elle a de moins avouable et qui en plaide le bien-fondé, qui se laisse séduire par la proposition falsifiante ou falsifiée et qui en justifie l'aspect valable, Le mal est comme tout ce qui est en mauvais état : il y a toujours quelque chose de valable dans une montre cassée, le boîtier peut servir comme cendrier pour les cigarettes ; dans une chaussure éculée, le cuir peut servir à autre chose qu'à marcher ; dans une idée fausse, son sens peut être utilisé au rebours de ce à quoi elle devrait servir ; le mal, c'est le faux dans ce qui renonce à demeurer bien, c'est le tortueux imposé à un tuyau d'eau dont les torsions vont détourner l'écoulement de l'eau vers son but.

La féminité fausse, la féminité rusée, la féminité tricheuse, la féminité directement parente de la faute originelle, ou la féminité directement apparentée à la beauté et au prestige de Marie, l'alternative qui ne supporte pas d'atermoiement si l'on décide de participer au prestige de la femme.

Cela situe avec précision la place de la dévotion et du culte réservés à la Vierge par la femme capable de s'adresser entre toutes les femmes à Celle qui domine la situation et la consacre. L'ironie sur le chapelet est peut-être le sourire le plus sardonique de Satan vis-à-vis de Celle qu'il ne peut pas parvenir à vaincre, Celle qui a, qui aura le dernier mot sur le faux en personne ; son insistance à faire prendre les distances avec les contacts directs d'avec Marie: le chapelet, la salutation de la victoire féminine, la réplique sans réplique de la féminité d'Eve, la rentrée de la féminité dans l'ordre de sa mission et de sa vocation : enfanter la vie supérieure, la vie divine, la réplique sans aucune prise d'opposition possible pour le tentateur (le démon de midi).

La conclusion s'impose : prendre conscience de sa nature pour y découvrir les lois de parenté avec la féminité de la Vierge complètement femme, adroite mais pas rusée: les noces de Cana; émue, troublée, mais pas fuyante : le Calvaire. La femme vraiment compagne de Dieu et compagne des pécheurs et compagne des saints.